

*Santa-Anna.*—En reproduisant les dernières nouvelles qui nous sont venues du Mexique, par la voie de la Nouvelle-Orléans, avant-hier, nous nous sommes bornés à constater que Santa-Anna avait adressé au congrès, qui doit le juger, une supplique dans laquelle il se met à genoux pour demander grâce. Ce document est trop étrange, il respire trop bien le caractère d'un homme qui occupera une assez large page dans l'histoire, pour que nous n'en donnions pas une analyse. C'est un bizarre mélange d'humilité et de fierté, de fanfaronnade et de lâcheté. Remontant aux premiers jours de sa vie politique, l'ex-dictateur parle avec emphase des prétendus services qu'il a rendus à sa patrie, et, s'il fallait l'en croire, sa carrière serait marquée par une longue trace de sang glorieusement versé. Le dernier et le plus éclatant de ses martyres, est celui du 11 décembre 1838, dans lequel il eut une jambe emportée par le dernier coup de canon que tirèrent les Français. Il prend le ciel à témoins du désintéressement patriotique avec lequel il a pris part à toutes les révolutions qui se sont succédées depuis que le Mexique a secoué le joug de la monarchie espagnole; et si parfois ces révolutions, dans lesquelles la république n'a trouvé qu'affaiblissement et misère, ont été pour lui une source de richesse et de puissance, ce n'est pas sa faute, car c'est toujours pour obéir aux vœux du peuple qu'il est monté sur le trône présidentiel. Il a pu commettre des erreurs, des fautes même, mais c'est son jugement qui a été coupable, jamais son cœur.

Il reconnaît que la révolution dernière est consommée, il se rend au vœu général, renonce à la présidence et est anxieux de réparer le mal qu'il a pu faire; en s'expatriant volontairement et en perdant sa fortune et ses amis. Il vante la magnanimité et la générosité mexicaine, et prend le ciel à témoin que dans la lutte qui a suivi son renversement il a évité, autant que possible, de verser le sang! Il reproduit la comparaison qu'il s'est toujours plu à faire entre lui et Napoléon, *espérant que l'on continuera le parallèle entre leurs deux carrières en l'exilant, lui aussi, loin de la patrie!* S'il n'a pas fait autant que l'illustre Corse sur le grand théâtre de la vie, il a sur lui l'avantage d'avoir perdu une jambe sur le champ de bataille!

N'est-ce pas du burlesque au suprême degré? Nous ne serions point étonné que, si le congrès assigne au Napoléon mexicain une nouvelle île d'Elbe, il ne croie devoir poursuivre sa comparaison favorable en tentant un débarquement de Canaries. En réponse à ses prétendus actes d'humanité, les journaux mexicains racontent que l'avant-garde du général Bravo, qui marchait au secours de Puebla, s'étant laissé surprendre par Santa-Anna, celui-ci en profita pour l'écraser, quoiqu'il eût déjà adressé sa demande d'amnistie au congrès, et les journaux de la Nouvelle-Orléans rappellent avec indignation la boucherie de Fannin et de ses compagnons, les massacres du fort Alamo, le meurtre de Crockett et de Bowie, commis par ordre de Santa-Anna dans la guerre du Texas. Ils demandent qui a fait fusiller par haine envieuse et par crainte le brave Cameron, qui a fait décapiter les malheureux prisonniers de Mier et mettre à sac la ville de Zacatecas? etc., etc.

Le manifeste de Santa-Anna, enfin, paraît avoir excité beaucoup plus de dégoût que de pitié, au Mexique, et, en voulant sauver lâchement sa vie, il n'a fait que la mettre en plus grand péril. Le nouveau gouvernement était toujours disposé à l'indulgence, et la haine du congrès contre l'ex-dictateur n'aurait peut-être pas jusqu'à un arrêt de mort; mais le peuple est, dit-on, tellement exaspéré, que l'on craindrait de le pousser à une nouvelle révolution si on ne fustait pas monter sur l'échafaud l'idole à laquelle il avait naguère élevé des statues.

La presse libérale de Mexico proclame la nécessité pour le pays de se soustraire désormais au joug des traîneurs de sabres, devenus des janissaires tout-puissants, et demande l'organisation d'une garde nationale à l'instar de celle de France. Le 3 février, il y avait dans le port de Vera-Cruz dix bâtiments de guerre mexicains dont deux steamers, ce qui doit être à peu près toute la marine nationale le brick de guerre français le *Mercur*, et la frégate espagnole *Cortes*, dont la présence a été fort remarquée, car il est rare que le pavillon espagnol apparaisse aujourd'hui dans les eaux du Mexique, où jadis il flottait en souverain.

## LE DOCTEUR DUPUYTREN.

SUITE.

Le prêtre prit sa canne et son chapeau et se mit en devoir de sortir. En ce moment une révolution subite s'opéra sur le visage et dans l'attitude du baron. Il était confus d'avoir rencontré dans un être souffreteux une volonté plus forte que la sienne propre; et cependant son regard exprimait l'admiration; son âme de fer était venue se briser contre quelques paroles d'un vieillard qu'il avait cru pouvoir traiter avec un cruel dédain. Un terrible combat dut se passer en ce moment dans le cœur du docteur; mais un mot magique avait été prononcé, le prêtre avait dit qu'il retournait en Auvergne!

Sortant de cette espèce de torpeur qui ne fut que d'un instant, le baron s'élança vers le vieillard qui s'appuyait déjà sur la rampe de l'escalier pour descendre.

—M. l'abbé, lui cria-t-il, revenez, je vous en prie. Je respecte, ajouta-t-il, votre calme impassible, j'admire votre courage pour souffrir, mais pouvez-vous espérer d'avoir ce courage jusqu'à la fin.

—Je suis bien frêle et bien faible, répondit le vieux prêtre; cependant je serais prêt à souffrir beaucoup pour conserver ma vie.

Franchement j'aimerais mieux ne pas mourir à présent. J'aurais auparavant bien des choses à finir.

—Écoutez. Il y a peut-être moyen de vous sauver, si vous voulez que je vous opère.

—Eh! mon Dieu! Monsieur le Docteur, reprit vivement le bon curé en se débarrassant de sa canne et de son chapeau, mais je ne suis venu à Paris que pour cela; opérez donc tant que vous voudrez.

—Mais, remarquez bien, l'opération sera longue, douloureuse, et le succès est bien incertain. Il y a bien une chance, mais elle est douteuse. Après tout, à votre place j'en courrais le risque.

—Cela suffit, Monsieur, cela suffit. Opérez; avec la grâce de Dieu, j'aurai la force et le courage. Si je guérissais! mes pauvres paroissiens seraient si contents!

Le baron écrivit quelques lignes qu'il remit au prêtre:

—Puisque vous êtes décidé, lui dit-il, présentez ce billet à l'Hôtel-Dieu, à la salle Ste-Agnès. Rendez-vous-y tout de suite, vous y serez parfaitement; les sœurs ne vous laisseront manquer de rien. Vous vous reposerez cette nuit et demain, et après demain nous verrons.

—C'est entendu, Monsieur le Docteur, je vous remercie.

Le bon vieillard sortit, aussi content que s'il eût déjà été guéri.

Le Docteur demeura quelques minutes assis devant son bureau, les bras croisés sur sa poitrine, silencieux et absorbé dans ses pensées, puis rompant tout à coup le silence:

—Heureux mortel! s'écria-t-il, en poussant un soupir en même temps que ces paroles lui échappaient.

—Comment! heureux mortel! répliquai-je avec étonnement.

—Oui, Monsieur Walpole, heureux mortel! tout faux, tout fabuleux qu'est le système sur lequel cet homme fonde son bonheur, croyez-vous qu'il n'y ait pas de quoi lui porter envie, en voyant comment sa foi le soutient et lui fait traverser avec calme cet océan de douleurs, comme un de vos poètes a si justement appelé cette misérable vie? Ah! si cette foi si puissante pouvait s'acheter, pourrait-on jamais la payer trop cher? quel est l'homme qui ne donât tout ce qu'il possède au monde pour s'attacher à cette foi, comme à une dernière ancre d'espérance et de salut?

—Mais cette foi, vous pouvez l'avoir, si vous voulez; elle vous est offerte et vous la repoussez avec mépris.

—Non, Monsieur, je ne *peux pas* l'avoir, reprit-il vivement. Ce prêtre, tout aimable et estimable qu'il est, a l'esprit assez faible pour accepter de confiance ce qu'un esprit raisonnable ne voudrait admettre que sur de bonnes preuves. Il reçoit comme suffisamment établi ce que je voudrais voir démontré. Je cherche à résoudre le problème, et la chaîne de mes raisonnements me conduit à des absurdités.

—Dans ce cas, cet homme que vous appelez esprit faible, a bien sujet de se réjouir et d'être reconnaissant.

—Je vous accorde tout cela, mais que voulez-vous en conclure?

—J'en conclus qu'une croyance qui procure un bonheur si vrai, ne peut pas être fausse.

—Monsieur Walpole, vous parlez comme un écolier qui ne connaît de la religion que son catéchisme, et du monde que le collège. Son bonheur empêche-t-il que ces croyances ne soient des préjugés!

Je ne répondis rien. Cette discussion, si elle eût continué, eût été finie, comme toutes les autres, par nous aigrir, sans rien changer à nos sentiments. Plusieurs fois je me tenté de donner un libre cours à mon indignation, et de reprocher en face au baron son incroyable effronterie et la honte de ses démonstrations hypocrites de religion; mais je me rappelai que je m'étais promis d'attendre le jour où je pourrais le prendre sur le fait et lui ôter tout subterfuge.

Pendant notre discussion le bon vieux prêtre avait pris le chemin de l'hôpital, où, sur la recommandation du baron, il fut reçu et traité avec toutes sortes d'égards. Le Docteur, qui prenait plus d'intérêt au vieillard qu'il ne voulait le laisser paraître, jugea à propos de retarder l'opération plus qu'il n'avait annoncé d'abord. Le jour marqué étant enfin venu, le Docteur, entouré de cette foule d'étudiants qui se pressait sur ses pas, se rendit au lit du malade. L'opération fut longue et douloureuse; elle dura vingt-cinq minutes; ce fut une horrible torture; tous les spectateurs, haletants d'attention et de crainte respiraient à peine; le prêtre ne fit pas entendre une plainte.

Je ne savais lequel admirer davantage, ou la patience chrétienne du malade, ou l'habileté surhumaine de l'opérateur.

L'opération fut couronnée d'un plein succès. Alors toutes les poitrines se dégagèrent, comme si on les eût déchargées d'un pesant fardeau. Le Docteur avec son propre mouchoir essuya les gouttes de sueur qui coulaient sur le front vénérable du vieillard, et lui serrant affectueusement la main:

—Vous avez bien souffert! lui dit-il.